

Un Poète à New York

Federico Garcia Lorca - Beñat Achiary

Musique

Durée 1 h

Beñat Achiary, voix

Michel Queuille, piano

Nicolas Nageotte, clarinette

Julen Achiary, percussions, voix

Jordi Cassagne, contrebasse

Pedro Soler, guitare



Lorsque le destin d'un immense poète, Federico Garcia Lorca, en proie à la détresse dévastatrice d'une déception sentimentale majeure (amour impossible avec Salvador Dali), rencontre une ville, New York, elle-même démesurée et dévastée par le krach boursier de 1929, la poésie est là tant pour dire les blessures personnelles que pour transcender le chaos régnant. Ainsi *Poète à New York*, nourri d'images surréalistes et de vers libres, peut-il être entendu comme le chant emblématique du "poète météore" nous invitant à le suivre dans une déambulation fascinante où déjà l'intime rencontre l'Histoire. Quant à Beñat Achiary, figure de proue du chant basque, au travers des accents chaleureux du flamenco, il transfigure à son tour ce soleil noir de la mélancolie en fête des sens.

Le poète andalou projette sa désolation personnelle sur le paysage urbain inhumain de la grande cité newyorkaise dont il ne retient que les allures de cauchemar : « *L'aurore de New York/ a quatre colonnes de fange/ et un ouragan de noires colombes/ qui barbotent dans les eaux pourries. [...] L'aurore vient et nul ne la prend dans sa bouche/ parce qu'ici il n'y a ni espoir ni lendemain possible...* ».

New York, condensé allégorique à ses yeux de ce que la civilisation moderne peut contenir de rêves d'humanité détruite, devenant le lieu de toutes les abominations faisant écho au mal intérieur qui le ronge. Paysage halluciné traversé par des flashs de visions apocalyptiques mêlées à l'acier, au béton, au verre de la verticalité des tours, répondant au maelstrom des sentiments qui l'agitent au risque d'anéantir son architecture interne.

Jusqu'à ce que la colère lui redonne l'énergie pour crier sa révolte face à ce qui fait violence à la vie déshumanisée et ainsi lui refasse prendre pied dans ce monde où tout semble concourir à la destruction organisée de l'humain. Véritable cri de révolte salutaire, *Poète à New-York* résonne alors en filigrane comme un hymne à la vie à jamais à réinventer.

C'est à cet endroit que les voix électrisantes de Beñat Achiary et de son frère Julen - voix portées par le groove de leur orchestre : piano, clarinette, contrebasse, percussions et guitare de Pedro Soler - entrent en lice pour redonner aux vers de Federico Garcia Lorca tout leur éclat poétique. Le blues du poète (assassiné quelques années plus tard, en 1936, par un commando franquiste) est ainsi à la fois vivifié et transfiguré par ce flamenco magique.

Quatrième version du même opus (puisque la première création eut lieu à Uzeste, il y a une dizaine d'années de cela, la deuxième à Perpignan puis Bordeaux, la troisième à Errobiko Festibala en juillet 2009) qui n'arrête pas au cours des années d'être exploré en tous sens, s'enrichissant ainsi de nouvelles approches, *Poète à New York* ambitionne désormais d'être joué dans les lieux emblématiques que sont Grenade - terre de naissance du poète -, New York ou encore Santiago de Cuba - « terres d'exil » de ce même poète andalou .

Federico Garcia Lorca : *Un poète à New York, Officine et dénonciation*, tr. fr. Pierre Darmangeat, Gallimard, 1961.

A Fernando Vela

« Sous les multiplications

il y a une goutte de sang de canard ;

sous les divisions
il y a une goutte de sang de marin ;
sous les additions, un fleuve de sang tendre.
Un fleuve qui avance en chantant
par les chambres des faubourgs,
qui est argent, ciment ou brise
dans l'aube menteuse de New York.
Les montagnes existent. Je le sais.
Et les lunettes pour la science.
Je le sais. Mais je ne suis pas venu voir le ciel.
Je suis venu voir le sang trouble,
Le sang qui porte les machines aux cataractes
et l'esprit à la langue du cobra.
Tous les jours on tue à New York
quatre millions de canards,
cinq millions de porcs,
deux mille pigeons pour le plaisir des agonisants,
un million de vaches,
un million d'agneaux
et deux millions de coqs,
qui font voler les cieux en éclats.
Mieux vaut sangloter en aiguisant son couteau
ou assassiner les chiens
dans les hallucinantes chasses à courre
que résister dans le petit jour
aux interminables trains de lait,
aux interminables trains de sang,
et aux trains de roses aux mains liées
par les marchands de parfums.
Les canards et les pigeons,
les porcs et les agneaux
mettent leurs gouttes de sang
sous les multiplications,
et les terribles hurlements des vaches étripées
emplissent de douleur la vallée
où l'Hudson s'enivre d'huile.
Je dénonce tous ceux
qui ignorent l'autre moitié,
la moitié non rachetable
qui élève ses montagnes de ciment
où battent les cœurs
des humbles animaux qu'on oublie
et où nous tomberons tous
à la dernière fête des tarières.
Je vous crache au visage.
L'autre moitié m'écoute
dévotant, chantant, volant dans sa pureté,
comme les enfants des conciergeries
qui portent de fragiles baguettes
dans les trous où s'oxydent

les antennes des insectes.
Ce n'est pas l'enfer, c'est la rue.
Ce n'est pas la mort, c'est la boutique de fruits.
Il y a un monde de fleuves brisés et de distances insaisissables
dans la petite patte de ce chat
cassée par l'automobile,
et j'entends le chant du lombric
dans le cœur de maintes fillettes.
Oxyde, ferment, terre secouée.
Terre toi-même qui nage
dans les nombres de l'officine.
Que vais-je faire ? mettre en ordre les paysages ?
Mettre en ordre les amours qui sont ensuite photographies,
Qui sont ensuite morceaux de bois et bouffées de sang?
Non, non, non, non ; je dénonce.
Je dénonce la conjuration
de ces officines désertes
qui n'annoncent pas à la radio les agonies,
qui effacent les programmes de la forêt,
et je m'offre à être mangé par les vaches étripées
quand leurs cris emplissent la vallée
où l'Hudson s'enivre d'huile. »

Beñat Achiary et Federico Garcia Lorca : Une autre histoire d'amour... Vibrer avec le chamane pour conjurer la mort...

« Le masque noir ! Voyez le masque noir ! / El mascarón ! Mirad el mascarón !

Sable, caïman et peur sur New York / Arena, caïman y miedo sobre Nueva York

Le masque noir ! Voyez le masque noir ! / El mascarón ! Mirad el mascarón !

Quelle vague de fange et de ver luisant sur New York ! / Que ola de fango y luciernagas sobre Nueva York.

Avec Michaux, René Char et Manciet, Lorca est un de mes poètes familiers. Voici longtemps que je rôdais autour des poèmes vertigineux du *Poète à New York*, jusqu'à enfourcher ce cheval blessé et tendre qui frôle les précipices de la mort en quête de nouveaux passages. Capter et incarner cette intime déclenchée par le poète - écriture salvatrice - au plus bas d'une douleur d'amour, dans cette ville en proie à la crise de 1929.

Jamais peut être dans une œuvre poétique, ces aspects n'auront été autant à l'unisson, à l'œuvre, que dans *Le poète à New York*. Puissance des visions, course d'un homme meurtri jusqu'à toucher le fond du désespoir, pour renaître avec une blessure d'une irrésistible et amoureuse révolte. Révolte sociale d'une impitoyable clarté, cris, poésie éruptive, plainte d'amour, envie de sources claires, évocation d'un monde suffocant envahi de cauchemars... Tous ces aspects prennent leur sens par et dans l'expérience physique et métaphysique du poète dans les territoires de l'amour et de la mort (*Amor Amor ! Dejadme – je suis la pulsation blessée qui sonde les choses de l'autre côté*). Jamais il n'était si grand, si vrai. Tout

cela- sincérité, puissance des visions, des vibrations - invite à un absolu de don de soi - pudeur et délicatesse, nécessité de la forme.

Par son expérience, il désigne les territoires d'où doit jaillir la musique, pour se frayer un passage vers les étoiles pour irriguer... donner à voir. Humble et audacieux défi... mais n'est-ce pas là le signe de l'état, vibrant et « mobilisé » à la fois, dans lequel nous laisse le passage d'un tel poète météore ? Ainsi, Saint Jean de la Croix bramant comme un cerf sur la colline à John Coltrane et à tant d'autres, les liens peuvent-ils être tissés.

Dire *Le poète à New York* est le sommet de poésie, qu'on y trouve le plus grand Lorca, oui, c'est rigoureusement vrai. Mais prendre la distance de l'analyse est difficile tellement l'émotion bouleverse de l'avoir accompagné dans ce vertige, de l'avoir côtoyé à l'endroit exact où luttant, poussé par l'angoisse de la mort, il forge sa poésie salvatrice, avec une acuité et une présence d'esprit supérieure.

Guerrier chamane habité par le Duende, au cœur des nécropoles hallucinées, il a la force de soutenir son visage. Seul ce face à face permet de transmuier ce qui aurait pu être de la poésie sociale ou sagement surréaliste en une poésie salvatrice, une poésie de braise, une poésie chamanique. Les frontières sont abolies... Avec l'innocence et la pureté de son cœur, il a accès à ces territoires où les mots et les images jaillissent, fulgurants et précis, comme autant de métaux rayonnants et magiques, d'une densité extrême. L'émotion est pure, la vibration originelle, vitale.

Émergeant de l'enfer, il salue à la Havane la lumière de la terre et la beauté des vivants, afin que s'accomplissent l'oracle.

« mais le Duende... où est le duende ? A travers l'arche vide, souffle un vent spirituel qui balaie avec insistance la tête des morts, en quête de nouveaux paysages et d'accents inouïs : un vent qui fleure la salive d'enfant, l'herbe broyée et le voile de la Méduse, et qui annonce le perpétuel baptême des choses fraîchement créées. » (Lorca)

Tel est Lorca, guerrier poète qu'il nous est donné de rencontrer dans *Le poète à New York*. »

Genèse d'une création : Beñat Achiary et ses complices à l'œuvre

Écrit dans les années 1929-1930, voici le météore qui traverse la poésie de Lorca, *le Poète à New York*. Incandescente, hantée par les tumultes d'une époque bouleversée, l'œuvre nous montre un poète chamane sauvée par l'écriture. Un poème-tambour dont les résonances remuent les tréfonds de l'âme humaine. Le poème a connu plusieurs versions.

La première création proposée au festival d'Uzeste, il y a une dizaine d'années, lors d'un été torride sous une toile surchauffée, a parcouru l'Aquitaine et fut donnée dans des grands festivals de jazz comme Banlieues Bleues... Cette première formation comptait : Bernard Lubat (au piano et synthétiseur), David Holmes (à la batterie), Pedro Soler (à la guitare), Dominique Regef (à la vielle à roue et au violoncelle) et Beñat Achiary (au chant).

L'autre création, plus électrique, a poussé son cri à Perpignan lors du festival de musique contemporaine, puis passant par Bordeaux (journée mémorable au TNT), elle a sillonné la

Belgique. Étaient réunis : Michel Doneda (au sax soprano), Dominique Répécaud (à la guitare électrique), Olivier Paquette (à la guitare basse électrique), Joël Merah (à la guitare électrique et au bandurria), Pedro Soler (à la guitare flamenca) et Beñat Achiary (au chant).

Une troisième version a eu lieu à Errobiko Festibala en juillet 2009 avec : Julen Achiary (à la batterie et aux percussions), Michel Queuille (au piano), Khalil El Zabar (aux percussions), Pedro Soler (guitare flamenca), Beñat Achiary (au chant), Gaël Domenger (danse), Hamiet Bluiett (saxophone, clarinette), Hamid Ben Mahi (danse).

Une quatrième version continue l'exploration de ce texte fondamental et voudrait se jouer dans les lieux mythiques que sont Grenade, New York et Santiago de Cuba. Rendez-vous sur le quai n°2 celui de la ligne Grenade - New York. C'est vrai que ce spectacle appelle à la résolution logique de sa tension interne. Prendre place dans les nuits de Grenade, vibrer dans la pulsation de la grande ville New York. Mais aussi, d'une manière plus générale, dans les grands Sud-Ouest symboliques, profonds, dans les rues cliquetis et les vibrations des grandes villes, partout où les interrogations essentielles du Poète à New York résonnent.

Déjà sa musique en témoigne : palpitante, vivante, existentielle... dans ses veines, battent les rythmes profonds révélés par tout le corps de la Joselito, ceux primitifs et savants du Pays Basque ou du pays du be-bop ou du blues. Sa langue vibre des mots de viande, d'âme et de sons, dans la parenté des grands poèmes lyriques mais aussi dans celle des briseurs, forgerons et swingueurs des langues. La musique est constamment en jeu, elle est à la fois résonance et source de son époque et ne peut se vivre que dans une rencontre d'absolue sincérité, dans le don, le troc vital avec le public...

De tout le fond de son ventre et de son âme, ce spectacle appelle le partage. Avec Beñat Achiary (au chant), Julen Achiary (à la batterie et aux percussions), Michel Queuille (au piano), Nicolas Nageotte (clarinettes), Jordi Cassagne (contrebasse) et Pedro Soler (guitare).

Federico García Lorca : l'amour, le surréalisme, le flamenco et la culture tsigane

Federico García Lorca (1898-1936), peut-être le plus important poète et dramaturge espagnol du XXe siècle, est né à Fuente Vaqueros, petite ville non loin de Grenade. Son père possédait une ferme et une maison confortable au cœur de la ville. Sa mère, qui l'idolâtrait, était une pianiste douée. Après ses études secondaires, García Lorca fréquente l'Université du Sacré-Cœur. Son premier livre, *Impresiones y Viajes* (1919) a été inspiré par un voyage en Castille avec sa classe d'art en 1917.

En 1919, García Lorca se rend à Madrid, où il restera les quinze prochaines années. Renonçant aux études universitaires, il se consacre entièrement à son art. Il organise des représentations théâtrales, des lectures publiques de ses poèmes, et recueille de vieux chants populaires. Pendant cette période García Lorca écrit *El Maleficio de La Mariposa* (1920), qui fit grand scandale, *Libro de poemas* (1921), un recueil de poèmes à partir du folklore espagnol. Une grande partie du travail de García Lorca montre son intérêt pour les traditions populaires ainsi que pour le flamenco et la culture tsigane.

En 1922, García Lorca a organisé le premier "Cante Jondo" fête à laquelle participent les plus célèbres chanteurs et guitaristes espagnols. Dans les années 20, de plus en plus impliqué dans l'avant-garde, García Lorca découvre le Surréalisme et devient membre du groupe d'artistes Generación del 27, qui comprend notamment Salvador Dalí et Luis Buñuel. En 1928, son livre de poésie, *Romancero Gitano*, lui donne une renommée considérable. Les années 20 sont également celles de sa grande dépression, dont son homosexualité de moins en moins aisée à cacher est sans doute à l'origine.

En 1929, García Lorca arrive à New York, et très vite il s'éprend d'Harlem, les negro-spirituals afro-américains qui lui rappellent les "chansons profondes" d'Espagne.

En 1930, après la chute du dictateur Miguel Primo de Rivera, il retourne en Espagne après la proclamation de la république espagnole et participe au deuxième congrès ordinaire de l'Union fédérale des étudiants hispaniques en novembre 1931. Le congrès a décidé de construire une "Barraca" (théâtre étudiant subventionné) dans le centre de Madrid où pourront être produites des pièces importantes pour le public, dont certaines des propres pièces de Garcia Lorca , y compris ses trois tragédies *grand Bodas de sangre* (1933), *Yerma* (1934), et *La Casa de Bernarda Alba* (1936).

En 1936, García Lorca séjourne à Callejones de García, sa maison de campagne, au moment du déclenchement de la guerre civile. Il est arrêté par des soldats franquistes anti-républicains, et le 17 ou le 18 août, après quelques jours de prison, García Lorca est conduit, battu, et son corps est criblé de balles. Son corps est jeté dans une fausse commune à Viznar. Ses livres sont été brûlés sur la Plaza del Carmen de Grenade et bientôt interdits dans l'Espagne de Franco.

À ce jour, on ne sait pas où repose le corps de Federico García Lorca, les fouilles ont été officiellement arrêtée en 2009.

Poésie : *Impresiones y paisajes* (Impressions et paysages), 1918 / *Libro de poemas* (Livre de poèmes), 1921/ *Poema del cante jondo* (Poème du cante jondo), 1921 / *Canciones* (Chansons), 1922 / *Oda a Salvador Dalí* (Ode à Salvador Dalí), 1926 / *Romancero gitano* (Romancero gitan), 1928 / *Poeta en Nueva York* (Poète à New York), écrit autour de 1930, publié en 1940 / *Llanto por Ignacio Sánchez Mejías* (Chant funèbre pour Ignacio Sánchez Mejías), 1935 / *Seis poemas galegos* (Six poèmes galiciens), 1935 / *Primeras canciones* (Premières chansons), 1936 / *Diván del Tamarit* (Divan du Tamarit), 1936 / *Sonetos del amor oscuro* (Sonnets de l'amour obscur), 1936.

Beñat Achiary : l'amour de la poésie d'un maître chanteur basque sans frontière

Depuis sa naissance en 1947, le chant ponctue chaque instant de sa vie. Pour Beñat Achiary, c'est son pays qui fut son professeur de musique, et pour lui, chaque chose est source de musique. Le chant du vent dans les arbres, celui de l'insecte ou simplement celui de la langue. La langue du peuple basque ou celle des poètes d'où qu'ils soient. Ce qui domine pour Beñat Achiary, c'est l'amour de la poésie, de l'authentique expression : celle qui vient du profond du cœur pour rejoindre les limites les plus éloignées du cosmos.

Depuis le chant de ses origines, jusqu'aux aventures des rives du jazz et de la musique improvisée, toujours poussé par les vents des découvertes sonores, Beñat Achiary trace sa voix et son chemin dans le chant des hommes. Sa voix peut enjôler, miauler à la lune, caresser les statues ou hurler à la joie. Il peut devenir berger des sons et rappeler tout le troupeau de la musique par ses modulations qui portent au-delà des brumes et des montagnes.

Du Mexique au Zimbabwe, Beñat Achiary parcourt le monde à la recherche de partages avec des artistes qui, comme lui, sont porteurs d'une tradition forte.

Julen Achiary : percussions et chant

Il joue un riche ensemble de percussions, qui réunit les congas et cajones afro-cubains, les toms et la grosse caisse du jazz, les métaux des cymbales... Les mains, les baguettes, tout son corps réveillent les rythmes basques, kongos, yorubas, conduisent à des improvisations qui en exaltent les sucres et invitent aux voyages poétiques entre les musiques.

Et il chante... dévoilant des facettes nouvelles de sa voix. Les « basa ahaide » réclament du souffle, de la force calme et profonde, de l'audace vers les cimes. Son chant sait aussi être tendre et rêveur, sa voix atteint alors des finesses extrêmes. Elle s'ensauvage dans la science et la sève des chants yoruba et de leurs rythmes savants implacables... virevolte dans les sonorités pygmées.

Michel Queuille : pianiste et claviériste

Pianiste de jazz et claviériste au sein de plusieurs formations, il multiplie les expériences en abordant des styles musicaux diversifiés (jazz, improvisées, traditionnelles et contemporaines). Également compositeur, son univers musical se situe au croisement de ces esthétiques. Michel Queuille mène en parallèle une carrière de musiciens et de pédagogue.

En 2007, il propose avec Pierre-Henri Hardonceanu (journaliste à jazz-magazine) une conférence sur l'histoire du jazz, il a accompagné un projet pédagogique des Voice Messengers. Il a joué avec des personnalités du jazz (André Ceccarelli, André Minvielle...) Sa rencontre avec Beñat Achiary est source d'enrichissements et de recherches permanentes, sur le plan musical et spirituel.

Jordi Cassagne : contrebasse et violone

Immergé dans les musiques anciennes et la pratique du violone, ou bien se laissant entraîner par l'alchimie du jazz et des musiques improvisées, le parcours de Jordi Cassagne est une déambulation au gré des rencontres artistiques du moment. En 2014 il termine ses études au Conservatoire Royal de La Haye avec l'obtention d'un Master en contrebasse jazz, au cours duquel il amorce un travail expérimental autour de la question du temps-musical, du temps construit de la composition au temps perçu, vécu au travers de l'écoute.

Durant ces dernières années, il s'est produit aussi bien en France ("Jazz in Marciac", "Jazz à Vienne", "Uzeste's Hestajada de las Arts"...), qu'en Hollande ("North Sea Jazz Festival", "Nederlands Dans Theater"), en Italie, en Espagne ou encore au Cap-Vert ou au Brésil ("Tudo é Jazz" à Ouro Preto). À La Haye il est à l'initiative de deux ensembles dont les improvisations gravitent autour de compositions personnelles : Kireji et l'Espluméor Chamber Ensemble.

En musique ancienne il a eu la chance de jouer sous la direction de Sigiswald Kuijken, Barthold Kuijken, Sebastien Marq et Peter Van Heygen et de se produire avec l'Arcade Ensemble.

Nicolas Nageotte : clarinettes et saxophones

Nicolas Nageotte est un musicien aux multiples souffles. Aux clarinettes (sib, basse, orientale en sol), aux saxophones (alto et baryton) ou aux instruments traditionnels orientaux comme le doudouk, le sipsi ou la zurna, il interprète ou improvise les musiques d'aujourd'hui et défriche celles de demain.

Actif comme musicien chambriste et soliste, il est aussi l'invité d'orchestres comme l'Orchestre National de Lyon, l'Opéra de Lyon, l'Orchestre National des Pays de la Loire. Son goût pour les écritures contemporaines l'amène à collaborer également avec l'Ensemble Intercontemporain, 2E2M ou l'Ensemble Offrandes (le Mans).

Son goût pour l'improvisation, stimulé par ses rencontres avec Jacques Di Donato, Bernard Lubat, Beñat Achiary, Isabelle Duthoit, Lê Quan Ninh, etc. s'épanouit dans Brahmâ, où il retrouve au saxophone Jacques Di Donato (batterie), et Florent Pujaila (guitare) pour une musique de création, entre le rock et l'improvisation libre.

Infatigable coureur de musiques, Nicolas Nageotte se passionne pour les rencontres avec les musiques traditionnelles orientales. Avec les Emeudroïdes et 5 musiciens de Kochi (état du Kerala, Inde du Sud), ils ont créé Madhura Sopnam, reliant l'écriture moderne du jazz, les musiques carnatiques et le théâtre de Kathakali.

Depuis 2010 et de nombreux séjours à Istanbul il pratique les musiques de Turquie, notamment les musiques tziganes de Thrace, apprises auprès de Selim et de Ramazan Sesler.

Il joue aussi le balaban (ou doudouk), pratiqué au départ avec Alihan Samedov et Cem Ekmen.

Les groupes Talawine (avec le musicien Hassan Abd Alrahman au oud), Oksit (musiques de Turquie revisitées, avec le joueur de kaval Ufuk Şimşek et la vielleuse et chanteuse Eléonore Fourniau), ou encore son duo avec l'accordéoniste Christian Maës, mêlant compositions, musiques traditionnelles et improvisations dessinent son nouvel imaginaire sonore.

Egalement passionné par les arts martiaux ou d'autres sagesses venues d'ailleurs, il pratique le tai chi chuan depuis une quinzaine d'années. Nicolas Nageotte est également titulaire d'une licence de sociologie de l'Université de Strasbourg.

Pedro Soler : le guitariste flamenco espagnol aux doigts magiques

Pedro Soler a fait ses premiers pas de guitariste flamenco à Toulouse avec les andalous républicains exilés de l'Espagne franquiste. Il se retrouve rapidement en Espagne où Jacinto Almaden l'engage comme second guitariste pour de longues tournées au cours desquelles il apprend les arcanes de cet art en accompagnant d'abord la danse puis le chant auprès du maître Pepe de Badajoz. Avec celui-ci il partagera l'accompagnement d'un mémorable récital d'Almaden à Madrid au Teatro de la Comedia à Madrid.

Emule de Don Ramon Montoya, Pedro Soler se fait remarquer pour la pureté de son style et son étonnante sonorité. Il entame une carrière de soliste qui ne l'éloigne pas de l'accompagnement du chant et de la danse. Pendant de longues années, il accompagnera le maître Pepe de la Matrona, Juan Varea, Enrique Morente, la danseuse "La Joselito" entre autres.

Pedro Soler joue dans le monde entier, du Brésil au Japon, de Russie en Afrique, donne des récitals à la salle Gaveau, le Queen Elisabeth Hall, la Philharmonie de Berlin. Une récente et longue tournée en Inde lui a permis de se rapprocher des sources orientales du flamenco.

Il crée des spectacles avec Germaine Montero (F.G. Lorca), Maria Casarès (A. Machado) et plus récemment avec Anne Alvaro ou le poète André Velter. Une longue amitié avec Atahualpa Yupanqui est à l'origine d'un triple récital (avec Oscar Caceres) « Trois amis - trois guitares ».

Diverses rencontres musicales avec Raul Barboza, Renaud Garcia-Fons ou Beñat Achiary comme avec le musicien indien Ravi Prasad. En 2010, il a enregistré à New York un CD « Barlande » avec le violoncelliste Gaspar Claus avec lequel il s'est retrouvé pour un deuxième album à Reykjavik après un enregistrement à Barcelone avec la cantaora flamenca Ines Bacan. Autant de dialogues fascinants.

Pedro Soler a enregistré pour RCA Victor, Decca, Le Chant du Monde, Al Sur, Infine et CBS. Grand Prix du Disque de l'Académie Charles Cros, il a reçu également en Allemagne le "Deutsche Schallplattenpreis".

Lorsqu'il représenta la guitare flamenca au théâtre de Jean-Louis Barrault, ce dernier dit de lui: "Parmi toutes les guitares qui chantent et font danser dans le monde, il en est une particulièrement pure, c'est celle de Pedro Soler." Et Miguel Angel Asturias, prix Nobel de Littérature, écrit: "Les doigts de Pedro Soler sont les cinq sens de la guitare, dans ses mains, elle regarde, écoute, chante, souffre et parle."

Entretien avec Beñat Achiary, accordé le 6 octobre :

Y.K. Pour entrer dans le vif du sujet, Beñat Achiary, j'aimerais vous demander quelle passion secrète vous pousse vers cet homme et poète d'exception qu'était Federico Garcia Lorca ?... En effet il semble y avoir entre le poète andalou et vous, le chanteur de flamenco d'origine basque, quelques correspondances intimes qui vous mettent à l'unisson ?

Beñat Achiary : Question riche et complexe... C'est effectivement une passion très ancienne qui se nourrit à plusieurs sources. Tout d'abord, en tant que jeune Basque, ce fut la rencontre avec la langue espagnole, et ce grâce à un professeur génial qui m'a fait aimer les sons de cette langue, l'imaginaire qui y était attaché. J'ai été de suite passionné par cette langue et n'ai cessé de l'approfondir : dans mes études où je m'étais inscrit à l'université de Bordeaux dans un cycle Lettres-Espagnol, mais aussi dans mes pratiques, sur les chantiers avec les frontaliers par exemple.

Et c'est là où j'ai rencontré le Théâtre de Lorca - puisque j'ai composé très tôt des musiques pour ses drames ruraux, *Noces de sang*, *La Maison de Bernarda Alba*, *Yerma* - mais aussi sa réflexion sur le théâtre nourrie par son expérience de troupe. J'ai été conquis par cette dimension poétique que l'on retrouve dans tous ses écrits traversés par une humanité transcendée. Il livre une réflexion poétique sur la condition humaine qu'il explore avec une grande acuité de vue. Ses passions, ses amours, ses côtés mystiques inattendus me rapprochent de lui. Ainsi sa passion pour Saint Jean de la Croix et Thérèse d'Avila dont il parle admirablement dans l'une de ses conférences fondamentales sur Le Duende. Cette tentative d'approche poétique et mystique de ce qu'est Le Duende pour les Andalous, il l'a prononcée après sa période newyorkaise.

Y.K. Ce texte sur Le Duende a été donné à Avignon cet été, il est d'une très grande puissance...

Beñat Achiary : Oui, il me nourrit constamment puisque je n'arrête pas de découvrir d'autres aspects en le lisant. Ce petit texte pour moi est déterminant, c'est une source poétique jaillissante où je puise mon questionnement. Avec Lorca on est toujours dans la renaissance... Il fait renaître en moi les sensations, les palpitations générées par ce que l'on peut vivre, et

équivalait à mes yeux aux grands textes du Tao. Je l'associe aux poésies de Li Po ou celles des grands poètes Zen ou encore de François Cheng, avec un autre rythme. Il est traversé par des visions transpoétiques.

Ce texte du Duende est donc pour moi autant un puissant moyen de comprendre la vie dans toutes ses dimensions - y compris dans sa dimensions mystique - qu'un rappel constant de la palpitation du vivant au travers de la sensualité qu'il exprime : il est tout cela à la fois et définitivement ! J'ai l'image d'une source qui m'alimente, c'est comme si mon travail était « visité » par ce beau texte. Il m'accompagne toujours dans mes valises et suis continuellement en dialogue avec lui.

Un autre événement fut prépondérant dans cette « rencontre » avec la langue et la culture espagnoles. Pendant l'année universitaire 68, j'ai pratiqué le théâtre dans une troupe d'étudiants et ai assisté à un concert de flamenco qui a été pour moi une formidable révélation. C'était La Joselito qui dansait, accompagnée par un tout jeune guitariste du nom de Pedro Soler... J'ai ainsi entendu le dernier concert d'El Nino de Almaden, décédé peu de temps après dans un accident de la circulation. J'ai retrouvé longtemps après La Joselito et Pedro Soler qui l'accompagnait à la guitare. Ce concert, sans le savoir, a ainsi ensemencé nos collaborations futures avec Pedro Soler.

Les œuvres de Federico Garcia Lorca je les ai en édition bilingue, je le lis dans le texte. Je le fréquente toujours ; et quand la vie m'appelle vers lui, je lui parle et il me parle. Toujours et encore.

Y.K. Ainsi son « Poète à New York »... Si l'on en croit sa genèse, ce spectacle apparaît lui aussi comme une matière en continuelle effervescence : en une dizaine d'années vous en êtes à votre quatrième version !... Pouvez-vous nous en dire plus sur les évolutions majeures qui traversent votre interprétation de cette œuvre, écrite dans les années 1929-1930 ?

Beñat Achiary : La poésie de Lorca n'est pas liée à une époque ; elle prend racine dans ce moment particulier de la crise de 1929, à New York où il se trouvait, mais sa dimension poétique - qu'il a théorisée dans *Jeu et Théorie du Duende* (1930) - est atemporelle et résonne avec notre actualité. Lorca va au cœur du drame de la condition humaine qui s'est exprimé certes très fortement à cette époque dans la crise de la société capitaliste aux Etats Unis mais qui dépasse de beaucoup ce contexte pour nous parler d'aujourd'hui. C'est le drame existentiel que sa poésie porte. On le trouve ce drame, dans la situation des Noirs américains, et plus généralement dans l'injustice profonde générée par cette société.

La réflexion philosophique de Lorca, sur ce que pourrait être le bonheur dans une société plus juste, traverse toutes les époques. Et comme la poésie qui porte ce message est d'une richesse inouïe, je n'en finis pas d'explorer son œuvre. Chaque version que je propose est donc à entendre comme l'exploration d'une nouvelle facette liée à de nouvelles rencontres avec les amis musiciens conviés. Ainsi plusieurs versions ont vu le jour, et peut-être il y en aura-t-il d'autres encore !

Y.K. D'où le « rendez-vous donné sur le quai n° 2, celui de la ligne Grenade - New York », au gré des rencontres, artistiques et humaines, avec des amis musiciens qui vont orienter l'aventure...

Beñat Achiary : Oui... Je chante souvent des poèmes du *Poète à New York*. Et en fonction de mes rencontres artistiques avec l'orchestre, je choisis le point de vue. Ainsi la première version était le fruit d'un moment particulier où l'improvisation était reine chez les musiciens très spéciaux, anglais, allemands, américains, qui venaient dans ce festival d'Uzeste, disparu depuis. La poésie du batteur, David Holmes, m'est apparue alors absolument essentielle pour dire la poésie de Lorca. C'est un batteur très spécial qui travaille sur les matières sonores dans une dimension poétique, rythmique, intégrant la culture du groove à celle des grands batteurs de l'école anglaise où l'improvisation est la règle.

Il y avait aussi Bernard Lubat au piano et synthétiseur, l'ami de toujours, très investi notamment dans les tournées en Aquitaine. Et encore l'ami Dominique Regef, à la vièle à roue et au violoncelle. C'était une confluence d'expériences qui m'ont semblé déterminantes pour former la première équipe à laquelle bien sûr s'est ajoutée la présence essentielle de Pedro Soler, toujours là pour m'accompagner dans la traversée de l'exploration de cette matière poétique.

Ensuite, pour la deuxième version, j'ai rencontré le groupe de Free rock, Etage 34, et évidemment on a exploré là d'autres dimensions, plus telluriques. J'ai chanté longtemps dans ce groupe, et aussi avec Michel Portal et Bernard Manciet. Chaque groupe offrant une exploration totale et originale de l'œuvre de Lorca.

Pour la troisième version, il y a l'apparition du jeune Julen Achiary, chanteur, batteur, percussionniste, formé au pays basque mais aussi au contact des musiciens africains, congolais, des afro-cubains et du jazz. Et puis la venue de Michel Queuille, au piano, accompagné par le grand batteur de Chicago, Khalil El Zabar et le saxophoniste, baryton et clarinettiste, Hamiet Bluiett, membre du World Saxophone Quartet. Avec ces musiciens de la culture afro américaine, on a bien sûr exploré un autre volet encore.

Et là, pour la quatrième version, on va retrouver Michel Queuille au piano, Julen Achiary aux percussions et au chant, avec d'autres jeunes musiciens que j'ai invités dans l'aventure. Sans oublier bien sûr, la présence de Pedro Soler...

Y.K. Oui Pedro Soler, présent dans les quatre versions... Guitariste aux doigts magiques, il apparaît un peu comme la figure de proue de vos équipages formés d'interprètes hors normes. Quel est le secret de votre « compagnonnage » avec ce musicien d'exception ?

Beñat Achiary : Au travers de sa présence dans les quatre versions du spectacle, il est la permanence que j'associe à celle de Lorca. Il est en contact continu avec l'Andalousie et ses interprètes majeurs, comme Inés Bacán. Il a accompagné La Joselito qui jusqu'à ses quatre-vingts ans dansait et soulevait les foules ! Cette figure inouïe de la danse flamenca est liée à jamais aux sons de la guitare de Pedro Soler.

A ses côtés, grâce à lui, j'ai pu connaître de nombreux interprètes. On a enregistré ensemble plusieurs CD (*La Cité invisible - Rencontre à Casablanca* Inés Bacán, Beñat Achiary, Majid Bekkas, Pedro Soler, Ramón López) et donné beaucoup de concerts ensemble. Pedro est indéniablement le fil conducteur depuis le début de cette aventure ; aventure qu'on a aussi cultivée en duo. Dans le CD *Près du cœur sauvage* par exemple, il y a des poèmes du *Poète à New York*, mais aussi Saint Jean de La Croix, Bach. Dans les autres œuvres, cette collaboration très forte entre lui et moi, est toujours dominante.

Notre lien un peu spécial s'est maintenu au-delà de ces activités très riches. Pour cette nouvelle version du *Poète à New York*, il m'a fait l'amitié de retrouvailles autour de cette œuvre. Je sais ce qu'il a pu m'apporter mais je pense aussi que, grâce à nos projets partagés, on a pu explorer ensemble des domaines musicaux rares. Je me souviens ainsi d'un duo exceptionnel avec un très grand contrebassiste anglais, Paul Rogers, qui pour moi est l'un des très grands moments musicaux que j'ai pu vivre dans ma vie.

Ce qui nous lie avec Pedro, c'est une poésie et une culture qui échappent aux modes et au temps pour toucher au souffle vital. C'est ce total dénuement, cette simplicité profonde, que j'apprécie en lui. Sa musique touche à l'essentiel et laisse de côté le spectaculaire. Le public, qui l'adore, ne s'y est pas trompé ! Sous ses airs farouches, il est très simple.

Y.K. A vous entendre parler de ce qui vous unit à Pedro Soler, j'ai l'impression qu'il s'agit de la même admiration que celle que vous portez à Federico Garcia Lorca. Comme si entre vous trois, les mêmes correspondances secrètes existaient... Vous semblez vous retrouver au même endroit : celle d'une exigence profonde de sincérité...

Beñat Achiary : Oui... Ce sont des liaisons magnifiques ! Elles ne sont pas soumises à une mode et ouvrent à la rencontre d'autres formes musicales et poétiques. Ainsi le *Poète à New York*, que je creuse et recrée pour aller toujours plus loin dans mes explorations ; ce ne sont jamais des répétitions mais toujours de nouvelles versions nées de nouvelles rencontres exaltantes.